n.° 23,

FRC 4/33803 A

Case
FRC
26214

RÉPONSE

DE VOLNEY,

AU DOCTEUR PRIESTLEY.

THE NEWBERRY LIBRARY

RÉPONSE

DE VOLNEY,

AU DOCTEUR PRIESTLEY (1),

Sur son pamphlet intitulé : *Observations sur les progrès de l'infidélité, avec des remarques critiques sur les écrits de divers incrédules modernes, et particulièrement sur* LES RUINES *de M. Volney*, portant cette épigraphe :

> L'esprit peu pénétrant se tient volontiers à la surface des choses : il n'aime pas à les creuser, parce qu'il redoute le travail, la peine, et quelquefois il redoute plus encore la vérité.

J'AI reçu dans son tems, M. le docteur, votre brochure sur les *Progrès de l'infidélité*, ainsi que le billet, sans date, qui l'accompagnait. Ma réponse a été différée par des incidens d'affaires et même de santé que surement vous excuserez. D'ailleurs ce délai n'a pas d'inconvéniens : l'affaire qui est entre nous n'est pas de celles qui pressent. Le monde n'en irait pas moins bien avec ou sans ma réponse, comme avec ou sans votre livre. J'aurais même pu me dispenser de vous répondre du

(1) Cet écrit est le texte original qui paraît pour la première fois, et sur lequel fut faite la traduction anglaise, publiée à Philadelphie en ventose an 5.

tout, et j'y eusse été autorisé par la manière dont vous avez posé la question entre nous, et par l'opinion assez généralement reçue que dans certaines occasions, et avec certaines personnes la plus noble réponse est le silence. Vous-même paraissez l'avoir senti, vu l'extrême précaution que vous avez prise de m'interdire cette ressource ; mais comme dans nos mœurs françaises une réponse quelconque est toujours un acte de civilité, je n'ai point voulu perdre, vis-à-vis de vous, l'avantage de la politesse ; d'ailleurs, quoique le silence soit quelquefois très-expressif, tout le monde n'entend pas son éloquence ; et le public qui n'a pas le tems d'approfondir des débats souvent de peu d'intérêt, a le droit raisonnable d'exiger, du moins, un premier éclaircissement, sauf ensuite, si la question dégénère en clameurs opiniâtres d'un amour-propre blessé, d'accorder le droit de se taire à celui en qui il devient un acte de modération.

J'ai donc lu vos remarques critiques sur mon livre des *Ruines* que vous classez charitablement au rang des écrits des incrédules modernes ; et puisque vous voulez absolument que je vous exprime devant le public mes opinions, je vais remplir cette tâche peu agréable avec le plus de briéveté qu'il me sera possible, pour économiser le tems de nos lecteurs communs.

D'abord, M. le docteur, il me paraît résulter clairement de votre brochure que c'est bien moins mon livre que vous avez eu dessein d'attaquer, que mon caractère moral et ma propre personne : et afin que le public prononce à cet égard avec connaissance de cause, je vais lui soumettre ici divers passages propres à l'éclairer.

1°. Vous dites, page 12 de la préface de vos sermons :

« au reste il y a des incrédules plus ignorans que M. Paine, » tels que MM. Volney, Lequinio et autres en France » qui prétendent, etc. »

2°. Dans la préface de vos *Observations sur les progrès de l'infidélité* : « je puis dire avec vérité que dans les » écrits de Hume, de M. Gibbon, de Voltaire, de » M. Volney, il n'y a pas un seul bon raisonnement : » tous sont remplis *d'erreurs grossières* et de faux ex- » posés. » Page. . .

Idem, page 38. « Si M. Volney eût donné quelqu'at- » tention à l'histoire des premiers tems du christianisme, » jamais il n'eût douté, etc. Mais il est aussi inutile » de raisonner avec un tel homme, qu'avec un Chinois » ou même un Hottentot.

Idem, page 119. « M. Volney, si nous en jugeons » par ses nombreuses citations d'écrivains anciens dans » toutes les langues savantes de l'ancien monde oriental et » occidental, doit les savoir toutes ; car il ne parle jamais » de traduction : cependant, à juger de son savoir par cet » échantillon, il ne peut avoir la plus petite teinture de » l'hébreu ni même du grec. »

Enfin, après m'avoir placardé et affiché dans votre titre même pour un *infidèle* et un *incrédule* : après m'avoir indiqué dans votre épigraphe pour l'un de ces esprits superficiels qui ne savent pas trouver, qui même ne veulent pas voir la vérité, vous dites, pag. 124, immédiatement à la suite d'un article où vous avez parlé de moi sous toutes ces dénominations : « de nos jours » le progrès de l'infidélité est accompagné d'une circons- » tance qui, dans un aucun autre tems, n'avait été aussi » fréquente, du moins en Angleterre, savoir que les » incrédules, en fait de révélation, commencent par nier

» l'existence et la providence de Dieu, c'est-à-dire, de- » viennent proprement athées. » P. 125.

De manière que, selon vous, je suis un Hottentot, un Chinois, un incrédule, un athée, un ignorant, un homme de mauvaise foi, qui n'écrit que des faussetés et des sottises, etc. etc.

Or, je vous demande, M. le docteur, qu'importait tout cela au fond de la question? qu'a de commun mon livre avec ma personne? eh puis, comment voulez-vous traiter avec un homme de si mauvaise compagnie!

En second lieu, l'invitation ou plutôt la sommation que vous me faites d'indiquer au public les méprises où je croirai que vous êtes tombé à l'égard de mes opinions, m'offre plusieurs remarques.

1°. Vous *supposez* que le public attache une haute importance à vos méprises et à mes opinions. Mais je ne puis agir sur une supposition, *ne suis-je pas un incrédule ?*

2°. Vous dites que le public attendra cela de moi? Où sont vos pouvoirs de faire agir et parler le public, *est-ce là aussi une révélation ?*

3°. Vous voulez que je redresse vos méprises : je ne m'en connais point l'obligation ; je ne vous les ai pas reprochées. Sans doute il n'est pas exact de m'attribuer à choix ou indistinctement, comme vous l'avez fait, toutes les opinions semées dans mon livre, parce qu'ayant fait parler des personnages très-divers, j'ai dû leur donner des langages très-différens à raison de leurs différens caractères. Le rôle qui m'y appartient, puisque j'y parle moi-même, est celui du voyageur assis sur les Ruines, méditant sur les causes des malheurs de l'humanité. Pour être conséquent, vous eussiez dû m'attribuer celui du sauvage Hot-

tentot ou Samoyède qui argumente contre les docteurs, chap. 23, et je l'eusse accepté. Vous avez préféré celui de l'érudit historien, chap. 22 ; mais je ne puis voir là une méprise : j'y vois au contraire un projet insidieusement calculé, d'engager entre vous et moi, devant le public américain, un duel d'amour-propre dans lequel vous exciteriez tout l'intérêt des spectateurs, en soutenant la cause qu'ils approuvent, tandis que celle que vous m'imposez ne m'attirerait, même dans son succès, que des sentimens disgracieux. Telle est l'astuce de votre plan, que, m'attaquant comme incrédule à l'existence de Jésus, vous vous conciliez d'emblée la faveur de toutes les sectes chrétiennes, quoique, dans le fait, votre propre incrédulité à sa nature divine ne ruine pas moins le christianisme que l'opinion profane qui ne voit pas dans l'histoire les témoignages exigés par les lois anglaises, pour constater l'existence d'un fait ; et que d'ailleurs il y ait un orgueil d'un genre extraordinaire dans la comparaison tacite, mais palpable, que vous faites de vous à *Saint-Paul et à Jesus-Christ*, par la ressemblance des mêmes travaux pour les mêmes objets. Préface, p. x.

Cependant, comme en fait d'attaque, la première impression a toujours un grand avantage, vous avez droit de vous promettre encore d'obtenir la couronne de l'apostolat : malheureusement pour votre plan, je ne me sens aucune disposition pour celle du martyre ; et quelque glorieux qu'il me fût de tomber sous les coups de celui qui a terrassé Hume, Gibbon, Voltaire, et même Frédérick II, je me trouve obligé de refuser son cartel théologique, et cela pour une foule de bonnes raisons.

1°. Parce que les querelles religieuses sont interminables, attendu que les préjugés de l'enfance et de l'édu-

cation en excluent presque invinciblement une raison impartiale ; que de plus, la vanité des champions se trouve, par la publicité même, intéressée à ne jamais se désister d'une première assertion ; entêtement qui engendre l'esprit de secte et de faction.

2°. Parce que personne au monde n'a le droit de me demander compte de mes opinions religieuses, que toute inquisition, à cet égard, est une prétention à la souveraineté, un premier pas à la persécution ; et que la tolérance de ce pays, que vous invoquez, a bien moins pour but d'engager à parler que d'inviter à se taire.

3°. Parce qu'en supposant que j'aye l'opinion que vous m'attribuez, je ne veux pas engager ma vanité à ne jamais s'en dédire, ni m'ôter la ressource de me convertir un jour sur un plus ample informé.

4°. Parce que, en soutenant votre propre thèse, M. le docteur, si vous alliez être battu devant l'auditoire chrétien, ce serait un scandale effroyable, et je n'aime point le scandale, même pour faire le bien.

5°. Parce que, dans notre combat métaphysique, les armes seraient par trop inégales ; parlant votre langue naturelle qu'à peine je bégaye, vous feriez des volumes quand je ne ferais que des pages, et le public, qui ne nous lirait point, prendrait le poids des livres pour celui des raisons.

6°. Parce qu'encore étant doué du don de la foi à une assez honnête dose, vous croiriez en un quart-d'heure plus d'articles que ma logique n'en analyserait dans une semaine.

7°. Parce que si vous alliez m'obliger d'assister à vos sermons, comme à lire votre livre, le public dévôt ne croirait jamais qu'un homme poudré et vêtu comme tout

autre mondain, pût avoir raison contre un homme à grand chapeau, à cheveux plats, à face mortifiée; quoique l'évangile, en parlant des Pharisiens *de ce tems-là*, dise qu'il faut se parfumer quand on jeûne (1).

8°. Parce qu'une dispute serait toute jouissance pour vous qui n'avez rien autre chose à faire, tandis qu'elle serait toute perte pour moi qui puis employer mon tems d'une manière autrement utile.

Je ne vous ferai donc point ma confession, M. le docteur, sur l'objet religieux de votre question; mais, en revanche, je puis vous dire mon avis comme littérateur sur le fond même de votre livre. Ayant lu autrefois beaucoup d'ouvrages théologiques, j'étais curieux de savoir si, par quelque procédé chimique, vous aviez aussi découvert des êtres réels dans ce monde d'êtres invisibles: malheureusement je me trouve obligé de déclarer au public qui, selon votre expression, préface, pag. xix, *espère d'être instruit, d'être conduit à la vérité et non à l'erreur par moi;* que je n'y ai pas vu un seul argument neuf, mais seulement la répétition de tout ce qu'ont dit et rebattu des milliers de gros volumes, dont tout le fruit a été de procurer à leurs auteurs une courte mention dans le dictionnaire des hérésies. Vous supposez par tout comme prouvé ce qui est en question, avec cette circonstance singulière que faisant feu, comme le dit Gibbon,

---

(1) Quand vous jeunez, n'affectez pas la tristesse des hypocrites qui se rendent le visage pâle et défait, afin que les hommes remarquent qu'ils jeûnent.

Mais quand vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage.

Saint-Mathieu, chap. VI, v. 16 et 17.

de votre double batterie contre ceux qui croyent trop, et contre ceux qui ne croyent pas assez, vous donnez pour mesure précise de la vérité votre propre sensation, en sorte qu'il faudra avoir tout juste votre taille pour passer par la porte de la nouvelle Jérusalem que vous bâtissez à Northumberland.

Après cela votre réputation comme théologien eût pu me devenir un problème; mais je me suis rappelé le principe de l'association des idées, si bien développé par Locke *que vous estimez*, et que par cette raison je me trouve heureux de vous citer, quoique ce soit à lui que je doive ce pernicieux usage de ma raison qui me fait refuser de croire ce que je ne comprends pas : j'ai donc compris que le public, ayant d'abord attaché l'idée du talent au nom de M. Priestley, *docteur en chimie*, avait continué de l'unir et de l'*associer* au nom de M. Priestley, devenu *docteur en théologie*, ce qui pourtant n'est pas la même chose, et ce qui est un mécanisme d'autant plus vicieux qu'il pourrait par la suite donner lieu à l'inverse (1). Heureusement vous avez vous-même élevé une barrière de séparation entre vos admirateurs, en avertissant, dès la première page de votre pamphlet actuel, qu'il était spécialement destiné aux *croyans*. Pour coopérer à ce but judicieux, je dois néanmoins vous observer qu'il est deux passages essentiels à en retrancher,

(1) Le docteur N..., théologien, et le docteur Black, chimiste, étaient au café à Edimbourgh. On jeta sur la table une nouvelle brochure théologique du docteur Priestley; en vérité, dit le docteur N..., cet homme ferait mieux de s'en tenir à la chimie; car, d'honneur, il n'entend rien en théologie. Pardonnez-moi, répondit le docteur Black : il est prêtre, il fait son métier; car de bonne-foi il n'entend rien en chimie.

vu qu'ils donnent une grande prise aux argumens des incrédules.

Vous dites, préface, page xij : « *ce qui est manifestement contraire à la raison naturelle ne peut être reçu par elle ;* » et page 62, « *quant à l'intellect, les hommes et les animaux naissent dans le même état ayant les mêmes sens externes qui sont les seuls canaux de toutes les idées, et par conséquent la source de toutes les connaissances et de toutes les habitudes morales qu'ils acquièrent* ».

Or, si vous admettez avec Locke et avec nous autres infidèles que chacun a le droit de rejeter ce qui répugne à sa raison naturelle, et que toutes nos idées, toutes nos connaissances ne s'acquièrent que par l'intermède de nos sens, que devient le système de la révélation, et tout cet ordre de choses du tems passé si contradictoire à l'état présent, excepté quand on le considère comme un rêve de l'esprit humain ignorant et superstitieux : avec vos deux seules phrases, M. le docteur, je renverserais tout l'édifice de votre foi.

Mais ne redoutez point de ma part cette abondance de zèle : par la raison que je n'ai point la fantaisie du martyre, je n'ai point non plus celle des conversions ; elle appartient à ces tempéramens ardens ou plutôt acrimonieux qui prennent la violence de leur persuasion pour l'enthousiasme de la vérité ; la manie de faire du bruit pour la passion de la gloire, et pour l'amour du prochain la haine de ses opinions et le désir secret de le gouverner. Pour moi, qui n'ai point reçu de la nature les qualités inquiètes d'un apôtre, et qui n'eus point en Europe le caractère d'un *dissenteur*, je ne suis venu en Amérique, ni pour agiter les consciences, ni pour fonder une secte,

pas même pour établir une colonie où, sous prétexte de religion, je me ferais un petit empire. On ne m'a vu évangéliser mes idées, ni dans les temples, ni dans les places publiques, et je n'ai point exercé ce charlatanisme de bienfaisance par lequel un prédicateur connu (1), mettant à contribution la générosité du public, s'est procuré ici les honneurs d'un auditoire plus nombreux, et le mérite de distribuer, à son gré, un argent qui ne lui coûte rien, et qui lui attire une gratitude et des remerciemens dérobés à la main des vrais donateurs.

Comme étranger ou comme citoyen, ami sincère de la paix, je ne porte dans la société, ni l'esprit de dissention, ni le desir de causer des secousses ; et parce que je respecte en chacun ce que je veux qu'il respecte en moi, le nom de la liberté n'est pour moi que le synonyme de la justice : comme homme, soit modération, soit paresse, spectateur du monde plutôt qu'acteur, je suis de jour en jour moins tenté de conduire les âmes et les corps des autres : n'est-ce pas assez pour chacun de gouverner ses fantaisies et ses propres passions ? Si par l'une de ces fantaisies, croyant être utile, je publie quelquefois mes pensées, je le fais sans entêtement, et sans exiger cette foi implicite dont vous voudriez bien me communiquer le ridicule. P. 123.

Tout mon livre des *Ruines* que vous traitez si mal, et qui *vous a pourtant amusé*, page 122, porte évidemment ce caractère : au moyen des opinions contrastantes que j'y ai jetées, il respire en général un esprit

(1) Le docteur Priestley lui-même qui *donna* un sermon au profit des *immigrans*, comme les comédiens donnent une pièce au profit des pauvres.

de doute et d'incertitude qui me paraît le plus convenable à la faiblesse de l'entendement humain, et le plus propre à son perfectionnement, en ce qu'il y laisse toujours une porte ouverte à des vérités nouvelles; tandis que l'esprit de certitude et de croyance fixe, bornant nos progrès à une première opinion reçue, nous enchaîne au hasard, et pourtant sans retour, au joug de l'erreur ou du mensonge, et cause les plus graves désordres dans l'état social: car, se combinant avec les passions, il engendre le fanatisme qui, tantôt de bonne foi et tantôt hypocrite, toujours intolérant et despote, attaque tout ce qui n'est pas lui, se fait persécuter quand il est faible, devient persécuteur quand il est fort, et fonde une religion de terreur qui anéantit toutes les facultés, et démoralise toutes les consciences; tellement que, soit sous l'aspect politique, soit sous l'aspect religieux, l'esprit de doute se lie aux idées de *liberté*, de *vérité*, de *génie*, et l'esprit de certitude aux idées de *tyrannie*, d'*abrutissement* et d'*ignorance*.

D'ailleurs, si, comme il est vrai, l'expérience d'autrui et la nôtre nous apprennent chaque jour que ce qui nous a paru vrai dans un tems, nous semble ensuite prouvé faux dans un autre, comment pouvons-nous attribuer à nos jugemens cette confiance aveugle et présomptueuse qui poursuit de tant de haine ceux d'autrui? il est raisonnable, sans doute, et il est honnête d'agir selon la sensation présente, et selon sa conviction; mais si, par la nature des choses, cette sensation varie en elle-même et dans ses causes, comment ose-t-on imposer à soi et aux autres une invariable conviction? comment, surtout, ose-t-on exiger cette conviction dans des cas où il n'y a point réellement de sensation, ainsi qu'il arrive dans les ques-

tions purement spéculatives, où l'on ne peut démontrer aucun fait présent ?

Aussi lorsqu'ouvrant le livre de la nature, bien plus authentique et bien plus facile à lire que des feuilles de papier noirci de grec ou d'hébreu ; lorsque je considère que la différence d'opinions de trente ou quarante religions, et de deux ou trois mille sectes, n'a pas apporté et n'apporte pas encore le plus petit changement dans le monde physique ; lorsque je considère que le cours des saisons, la marche du soleil, la quantité de pluie et de beau tems sont les mêmes pour les habitans de chaque pays, chrétiens, musulmans, idolâtres, catholiques, protestants, etc. etc. je suis porté à croire que l'univers est gouverné par d'autres lois de justice et de sagesse que celles que suppose un égoïsme étroit et intolérant : et comme, en vivant avec des hommes de cultes très-divers, j'ai remarqué qu'ils avaient cependant des mœurs très-semblables ; c'est-à-dire que dans toute secte chrétienne, mahométane, et même parmi des gens qui n'appartiennent à aucune, j'ai trouvé des hommes qui pratiquaient toutes les vertus privées ou publiques, et cela sans affectation ; tandis que d'autres, parlant sans cesse de Dieu et de la religion, se livraient à toutes les habitudes perverses condamnées par leur propre croyance, je me suis persuadé que la partie morale était la seule essentielle comme elle est la seule démonstrable des systèmes religieux : et comme, de votre aveu même, page 62, *le seul but de la religion est de rendre les hommes meilleurs pour les rendre plus heureux*, j'ai conclu qu'il n'y avait réellement dans le monde que deux religions, celle du *bon sens* et de la *bienfaisance*, et celle de la *malice* et de *l'hypocrisie*.

En terminant cette lettre, M. le docteur, je me trouve embarrassé du sentiment que je dois vous offrir ; car en me déclarant, page 123, qu'en tout cas vous ne vous souciez guère du *mépris de gens comme moi*, quoique je ne vous en eusse jamais témoigné (1), vous m'indiquez clairement que vous ne vous souciez pas non plus de mon estime : c'est donc à votre bon goût et à votre discernement que je laisse le soin d'apprécier le sentiment qui convient à ma situation, et qui appartient à votre caractère.

Philadelphie, 2 mars 1797.

C-F. VOLNEY.

---

(1) « Et que m'en revient-il ici (de mes travaux de ministre évangélique), si ce n'est peut-être de m'attirer le mépris *de gens tels* que M. Volney, qu'à la vérité cependant je me sens assez capable de supporter ».

Ce langage est d'autant plus étrange que dès long-tems M. Priestley n'avait reçu de ma part que des honnêtetés. En 1791 je lui adressai un mémoire sur la chronologie, à l'occasion des tableaux qu'il avait publiés. Pour toute réponse il m'injuria en 1792, -- après m'avoir injurié, me trouvant ici l'hiver dernier, il me fit prier à dîner chez son hôte et ami M. Russell ; après m'avoir fait beaucoup de politesses à ce dîner, il m'invective de nouveau dans un pamphlet ; après m'avoir invectivé, il me rencontre dans la rue de Spruce, veut me prendre la main comme à un ami, et il parle de moi sous ce nom en grande compagnie. Je demande au public, qu'est-ce que le docteur Priestley ?

582